

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: <i>Pagination continue.</i> | | |

FAUNE CANADIENNE

HYMENOPTERES

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

(Continué de la page 20)

Fam. VII PROCTOTRUPIDES, XII, p. 258.

Division des CÉRAPHRONTIENS ; après le genre BETHYLUS, p. 264, ajoutez le suivant :

Gen. MÉGASPILE. *Megaspilus*, Westw.

Antennes coudées, de 11 articles, un peu en massue dans les ♀. Les ailes antérieures avec un grand stigma semi-circulaire, les palpes maxillaires longs, de 5 articles.

Mégaspile luisant. *Megaspilus lucens*, nov. sp.

♀—Long. .10 pce. Noir, poli, brillant. Les pattes jaune-roussâtre, de même que les palpes. Antennes plus courtes que le corps, fortes, légèrement en massue à l'extrémité. Ailes blanchâtres, sans autres nervures que celles de la côte et le radius qui renferme une très petite cellule en arrière du stigma, celui-ci grand, brun-foncé. Pattes d'un jaune-roussâtre sale. Abdomen subsessile, légèrement comprimé, poli, brillant, à tarière à peine saillante.

Une seule ♀ capturée au CapRouge

Fam. des CHALCIDIDES, XII, p. 265.

Gen. CALLIMONE, Spinola, p. 291.

A l'espèce décrite, ajoutez la suivante :

2. **Callimone longue-queue.** *Callimone longicauda*.
nov. sp.

♀ — Long. 12 pcc. D'un vert métallique brillant ; la face dorée. Antennes noires. Ailes hyalines. Les jambes et les tarsi, jaune-pâle ; les hanches et les cuisses de la couleur du corps. Premier segment abdominal couvrant entièrement le 2e. Tarière noire, de 2 fois la longueur du corps.

Capturée à Toronto sur le chêne blanc. Se distingue surtout de la *fagopyrum* par la longueur de sa tarière et la couleur de ses hanches et de ses cuisses.

Tribu VII, SPALANGIENS.

Gen. THÉOCOLAX. *Theocolax*, Westw.

Tête en carré, presque horizontale, avec le front légèrement tridenté. Antennes de 11 articles dont le 2e grand, les articles 3-8 de plus en plus épais, les 3 derniers formant une massue. Dos du prothorax grand, triangulaire. Ailes 0 ou représentées par des rudiments imparfaits. Tarière courte et saillante.

Théocolax du Canada. *Theocolax Canadensis*, nov. sp.

♀ — Long. .08 pcc. D'un roux brunâtre, à reflets cuivrés, métalliques. Antennes coudées après le scapo qui est long et logé dans un sillon de la face, brunes, le scape testacé, les derniers articles épaissis en massue. Prothorax en forme de collier allongé, méothorax long, creusé longitudinalement en dessus. Rudiments des ailes courts. Pattes testacées, l'extrémité des cuisses et la base des jambes antérieures, brunâtre. Abdomen épaissi à l'extrémité ; tarière du quart de sa longueur environ, testacée avec l'extrémité noire.

Pris 3 ♀ au Cap Rouge. Nous ne sommes pas certain que cet insecte soit réellement un Théocolax, ce sont bien les antennes de ce genre, tel que décrit par Westwood, mais le prothorax n'est pas triangulaire.

Fam. XIV des POMPILIDES, XIII, p. 33.

Gen. POMPILUS, Fabr. p. 34.

Retranchez les espèces : 5 *Philadelphicus*, Cr. et 10 *maurus*, Cress.

L'espèce 13 *castaneus*, Prov. que nous avons crue nouvelle, est l'*argenteus*, Cress. Trans. Am. Ent. Soc. Phil. I p. 93.

La clef qui suit permettra de distinguer plus sûrement les espèces.

Abdomen noir ou bleuâtre, sans taches ;

Bord postérieur du prothorax arqué, non anguleux ;

Ailes noires ou brun foncé ;

Métathorax tronqué postérieurement.... 1. *æthiops*.

Métathorax arrondi postérieurement ;

3e cellule cubitale en triangle pé-

diculé..... 11. *tenebrosus*.

3e cubitale quadrangulaire.... 9. *angustatus*.

Ailes hyalines ou subhyalines :

3e cubitale en triangle pédiculé.. 12. *cylindricus*.

3e cubitale quadrangulaire ;

Face à pubescence argentée.... 13. *argenteus*.

Face noire..... 6. *hyacinthinus*.

Bord postérieur du prothorax anguleux ;

Prothorax à forte pubescence grisâtre..... 4. *griseus*.

Prothorax sans pubescence grisâtre ;

Face à pubescence argentée ;

3e cubitale très rétrécie supérieurement,

presque triangulaire..... 7. *Virginlensis*.

3e cubitale peu rétrécie supérieurement. 3. *luctuosus*.

Face sans pubescence argentée ;

Métathorax avec un sillon au milieu... 8. *apicatus*.

Métathorax sans sillon sur son disque. 2. *scelestus*.

Abdomen avec 2 taches blanches..... 14. *biguttatus*.

Abdomen taché de roux à la base..... 15. *marginatus*.

Gen. CEROPALES, Latr. XIII, p. 45.

A l'espèce décrite, ajoutez les 2 suivantes :

2. Céropale pieds-longs. *Ceropales longipes*, Smith, Brit. Mus. Cat. III, p. 179.

♀—Long. .40 pœ. Noire ; tête plus large que le thorax ; yeux

légèrement échancrés en dedans ; le chaperon, les mandibules, le labre, les orbites, jaune pâle ; le scape des antennes jaune en avant. Le bord postérieur du prothorax, une tache sur l'écusson et le post-écusson, une autre sur les angles postérieurs du métathorax, les tubercules, une tache de chaque côté de la poitrine, et les hanches en avant, jaune ; les jambes d'un ferrugineux pâle, les postérieures 2 fois la longueur du corps ; ailes hyalines. Une tache de chaque côté sur le 1er segment abdominal, une ligne transverse ondulée sur les 2e, 3e et 4e, interrompue au milieu dans les 2 premiers, et se dilatant en tache aux côtés, jaune ; le 5e segment porte au milieu une tache quadrangulaire ; le terminal est entièrement jaune ; dessous sans tache.

Capturé à Toronto (Brodie).

3. Céropale superbe. *Ceropales superba*, nov. sp.

♀ — Long. .35 pcc. Noire ; la face excepté une bande médiane au-dessus du chaperon, les orbites interrompus sur le vertex, le scape en dessous, le bord postérieur du prothorax avec une tache de chaque côté aux angles inférieurs, une ligne sur l'écusson avec le devant des angles antérieurs, et une tache sur les angles du métathorax, jaune-pâle. Tout le thorax poli, brillant. Ailes fortement enfumées. Les pattes et l'abdomen d'un beau roux, sans taches ; l'extrémité des hanches postérieures roussâtre.

Capturée à Toronto par M. W. Brodie. Espèce bien distincte par sa coloration.

Fam. des CRABRONIDES, XIII, p. 70,

Gen. OXYBELUS, Latr. p. 99.

A l'espèce décrite, ajoutez la suivante.

2. Oxybele de-Brodie. *Oxybelus Brodiei*, nov. sp.

♀ — Long. .32 pcc. Noir ; ponctué, finement rugueux, à pubescence grisâtre peu abondante ; la face au-dessous des antennes à pubescence argentée. Antennes roussâtres à l'extrémité. Ailes hyalines, les nervures brunes. L'écusson prolongé en un appendice se partageant postérieurement en 3 dents blanches à l'extrémité, le post-écusson portant un long éperon creusé en gouttière. Pattes noires, les jambes antérieures avec leurs tarses roussâtres. Abdomen conique, à segments sillonnés transversalement, les segments 1, 2, 3 et 4 portant chacun une petite ligne blanche au sommet de chaque côté.

Dédié à M. Brodie, de Toronto, qui nous a transmis ce bel insecte. Il se distingue particulièrement du *4-notatus*

par ses 8 taches à l'abdomen, ses jambes antérieures roussâtres, et l'absence de ligne blanche en avant des jambes de même qu'un petit anneau blanc au dessous des genoux, comme en porte le *4-notatus*.

Fam. XXI. ANDRENIDES, XIII, p. 168.

Gen. *OSMIA*, Latr. p. 206.

Aux 4 espèces décrites, ajoutez les trois suivantes :

5. *Osmie froide*. *Osmia frigida*, Smith, Brit. Mus. Cat. I, 142.

♂—Long. .31 pce. Noire ; la face et le thorax couverts d'une longue pubescence ochracée, cette pubescence blanche sur les joues et le dessous des cuisses. La pubescence du vertex et du thorax laisse voir les téguments qui sont noir opaque, mais sur la face elle est longue et assez dense pour la couvrir totalement. Ecailles alaires noires. Ailes hyalines, légèrement obscurcies au sommet, le stigma brun, très petit, à peine distinct de la côte. Pattes noires, presque nues en dessus, la pubescence fauve sous les tarsi postérieurs. Abdomen court, recourbé, à pubescence jaunâtre sur les 2 premiers segments, noire dans le reste, tous les segments marginés d'une ligne ochracée à la suture, plus prononcée sur les côtés, le 6e segment échancré au sommet, segments ventraux marginés de poils jaunâtres.

Capturée à Chicoutini.

6. *Osmie ventre-noir*. *Osmia atriventris*, Cress. Proc. Ent. Soc. Phil. III, p. 29.

♀—Long. .42 pce. D'un bleu verdâtre ; la tête grosse, en carré ; le chaperon densément et fortement ponctué, couvert avec une pubescence blanche peu dense et assez courte, son bord antérieur légèrement échancré. Thorax bleu, densément et finement ponctué, à pubescence blanche peu dense ; les écailles alaires noires, brillantes. Ailes subhyalines, légèrement obscures, les nervures noires. Pattes noires avec poils pâles courts. Abdomen court, sub-globuleux, d'un bleu verdâtre foncé, frangé à l'extrémité de poils pâles ; la brosse ventrale noire.

A punctuations plus denses et plus fines que dans la *simillima*. Capturée à Toronto par M. Brodie.

7. *Osmie petite*. *Osmia parva*, nov. sp.

♂—Long. .25 pce. Le thorax d'un brun cuivré, l'abdomen d'un verdâtre métallique. La face couverte d'une pubescence blanchâtre longue et dense ; le vertex et le thorax à pubescence jaunâtre. An-

tennes brunes ; écailles alaires noires ; ailes hyalines, à peine obscurcies à l'extrémité ; le stigma brun. Pattes noires, à pubescence blanchâtre, plus longue et plus dense sous les cuisses. Abdomen court, sub-globuleux, d'un verdâtre métallique, presque nu, les segments marginés de poils blanchâtres peu apparents, cette pubescence plus abondante aux segments terminaux, le 6e avec une courte échancrure au milieu.

La plus petite de toutes les espèces rencontrées. ♀ inconnue.

Gen. CERATINA, Latt. p. 234

A l'espèce décrite, ajoutez les 2 suivantes :

2. *Ceratina dupla*, Say, Proc. Ent. Soc. Phil. II, p. 389.

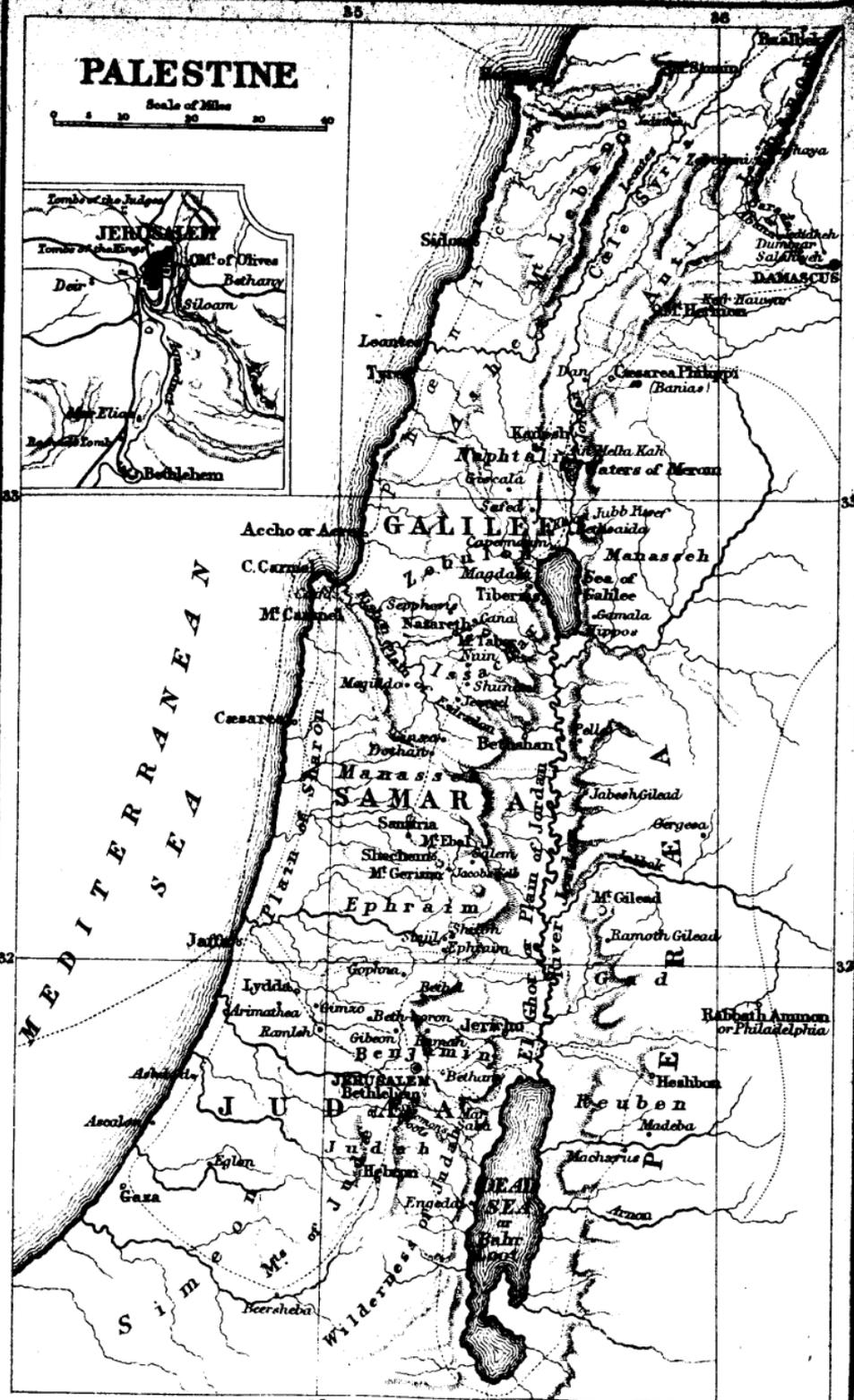
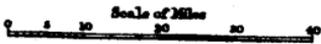
C'est l'insecte que nous avons décrit sous le nom de *Halicus Ontariensis*, Prov. page 203.

3. Cératine de-Téja. *Ceratina Tejonensis*, Cress, Proc. Ent. Soc. Phil. II, p. 390.

♂—Long. .20 pcc. D'un vert métallique foncé. La tête à ponctuation profonde mais non denses ; le chaperon à peine ponctué et avec une grande tache blanchâtre carrée. Antennes un peu courtes, insérées dans une dépression de chaque côté de la face, teintes de testacé roussâtre à l'extrémité. Thorax peu ponctué, avec 5 lignes longitudinales enfoncées ; les ponctuations des flancs et des écussons denses. Les écailles alaires d'un brun roussâtre, les tubercules d'un vert noirâtre. Ailes subhyalines, les nervures noires. Pattes d'un noir bleu, brillantes, les tarsees à pubescence pâle, les articles terminaux d'un testacé roussâtre ; les 4 cuisses postérieures avec une projection au-dessous en forme d'épine ; les éperons des jambes testacés. Abdomen ovale, densément ponctué, brillant, d'un vert bleuâtre, le segment terminal à pubescence pâle, courte. Près du bord postérieur du 6e segment il y a une projection courte, couverte de poils pâles ; le 7e segment frangé de poils blanchâtres ; segments ventraux aussi frangés de poils blanchâtres.

Deux spécimens ♂ de cette espèce nous ont été transmis par M. Brodie comme ayant été capturés dans le voisinage de Toronto ; M. Cresson la décrit cependant comme étant de Californie.

PALESTINE



33

Longitude East of Greenwich

36

DE QUEBEC A JERUSALEM.

XIII

Jérusalem ; son site ; sa fondation ; ses dominateurs : David, Nabuchodonozor, Cyrus, Alexandre, Assuérus, les Macchabées, Pompée, Titus, Chosroes, Héraclius, Omar, Godefroi de Bouillon, Paladin, Sélim II. — Sa population ; religions. — Catholiques ; schismatiques arméniens, grecs, protestants. — Musulmans. — Rues ; passants ; commerce.

Les quelques courses que nous venions de faire à travers la ville me permirent d'en mieux saisir la distribution, et en multipliant mes visites sur la terrasse de notre hospice, je pus en assez peu de temps, me rendre un compte exact de sa situation.

Jérusalem est située à environ 15 lieues de la Méditerranée, au milieu de la chaîne des montagnes de la Judée qui court de l'Est à l'Ouest. Elle est au 31°46' de latitude Nord, et au 33^e de longitude Est de Paris. Le plateau sur lequel elle repose est à 2610 pieds au-dessus de la Méditerranée, et cette altitude lui assure, malgré sa latitude, une température bien supportable en toute saison de l'année. L'hiver qui commence en décembre pour se terminer avec février, est assujéti à des pluies fréquentes. Le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro, et le givre, la glace et même la neige, sans y persévérer, s'y montrent assez fréquemment. D'ordinaire il ne tombe jamais un grain pluie du 15 avril au 15 octobre, et le tonnerre s'y fait rarement entendre.

En portant un regard attentif sur la ville, il ne sera pas difficile de reconnaître qu'elle repose sur une double chaîne de collines que le torrent de Cédron et celui de

Gihon ou d'Hinnom circonscrivent de trois côtés. Le torrent de Cédron, qui coule au milieu de la vallée de Josaphat, la borde sur tout son côté Est, en la séparant du mont des Oliviers, et le même torrent la contournant au Sud, la sépare là du Mont du Scandale, où Salomon avait érigé les idoles de ses femmes idolâtres et sur le flanc duquel se voit le village de Siloan. Le Cédron, arrivé à l'angle Sud-Ouest de la ville, reçoit là, le torrent de la Géhenne ou d'Hinnom qui porte plus haut le nom de Gihon et qui longe la ville à l'Ouest en séparant le mont Sion de celui du Mauvais-Conseil, pour prendre une direction Sud-Ouest en se dirigeant directement vers la mer Morte. La ville se trouve ainsi isolée de trois côtés par ces torrents ; il n'y a que son côté Nord qui se trouve de plein pied avec la plaine, ou plutôt avec la hauteur des montagnes sur lesquelles elle est assise.

Si maintenant, du haut de la terrasse de Casa Nova, nous portons nos regards au Nord et suivons l'étendue de la ville, nous reconnaitrons sans peine la dépression qui sépare les deux bandes de collines sur lesquelles elle repose ; cette dépression est la vallée du Tyropéon, qui était beaucoup plus accentuée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisqu'elle nécessitait des ponts en certains endroits pour communiquer d'une partie à l'autre. La ville, ravagée et détruite plusieurs fois, a été reconstruite sur les débris de ses anciens édifices, et les dépressions en partie comblées par les décombres qui s'y étaient accumulés.

Si maintenant nous examinons bien les deux collines parallèles qui portent la ville en se dirigeant vers le Cédron au Sud, il ne nous sera pas difficile de constater que ces deux élévations sont elles-mêmes coupées par deux autres dépressions transversales, ce qui partage la ville entière en six points culminants, qui forment autant de quartiers, savoir : sur la colline de l'Est en commençant au N. : 1° le Mont Bézétha, qui comprend les portes de Damas et d'Hérode au N., et celle de St Etienne ou des brebis à l'E. ; le Bézétha n'est mentionné nulle part dans la Ste Ecriture, cependant Hérode-Agrippa le renferma dans la nouvelle enceinte qu'il donna à la ville ; 2° le

Mont Moriah qui porte la Mosquée d'Omar sur l'emplacement du temple de Salomon, et où se trouve la porte Dorée, qui est aujourd'hui murée, parce que les musulmans tiennent qu'un dominateur de la ville doit un jour entrer par cette porte ; 3° le mont Ophel qui s'ouvre sur le Cédron au S. par la porte des Maugrabins. Prenant maintenant la colline de l'Ouest, nous avons au N. : 1° le mont Gareb où se trouve le patriarcat latin, S. Sauveur et l'hospice que nous occupons ; 2° le mont Acra qui porte le Calvaire et la Basilique du S. Sépulcre (1) ; et 3° le mont Sion, qui porte la tour de David, le S. Cénacle, la maison de Caïphe et s'ouvre au S. par la porte de Sion et à l'Ouest par celle de Jaffa.

De ces six collines, Sion est après Gareb la plus élevée, mais celle-ci n'a pas toujours fait partie de la ville, aussi Sion a-t-il toujours été considéré comme le point culminant.

On attribue la fondation de Jérusalem à Melchisédech, prêtre et roi, contemporain d'Abraham (1669 avant J. C.), qui construisit sur le mont Acra une forteresse portant le nom de *Salem*. Cinquante ans après sa fondation, Salem tomba au pouvoir des Jébuséens, descendants de Jébus, qui bâtirent sur le Mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de *Jébus*, leur père. C'est de ces deux noms réunis qu'on forma Jérusalem, qui signifie : vision de la paix. Les Israélites en entrant dans la terre promise s'emparèrent de Jérusalem, et mirent à mort son roi Adonisédech ; cependant les Jébuséens continuèrent encore à occuper le mont Sion. Ce ne fut que sous le règne de David que la ville fut entièrement soumise (1047 av. J. C.). Ce grand roi en fit la capitale de son royaume, et de ce moment le mont Sion prit le nom de cité de David.

Salomon fils et successeur de David contribua puissamment à l'agrandissement de la ville, surtout par la construction sur le mont Moriah du fameux temple qui fut une merveille des temps anciens, et pour l'érection du-

(1) Le Golgotha n'était qu'un point culminant du mont Acra.

quel David son père avait accumulé des richesses incalculables.

En 599 av. J. C., Nabuchodonozor, roi de Babylone, prit et détruisit Jérusalem; le temple fut renversé et le roi impie convertit à son propre usage les nombreux vases d'or et d'argent qui servaient aux sacrifices. Il ne resta de la ville qu'un amas de décombres sur lesquels le prophète Jérémie exhala ses si touchantes lamentations. Tous les habitants avec leur roi Sédécias furent emmenés captifs à Babylone.

Après 70 ans de captivité, Cyrus roi des Perses, rendit la liberté aux Israélites, qui revinrent sous la conduite de Zorobabel reconstruire leur ville et réédifier le temple.

Prise plus tard par Antiochus roi de Syrie, elle fut rendue par les Macchabées à l'indépendance (160 av. J. C.), qu'elle conserva jusqu'à l'an 63 av. J. C. où Pompée en fit la conquête pour les Romains.

L'an 70 de notre ère, Titus fils de Vespasien, vint dompter les Juifs qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Rome; il mit le siège devant la ville, la réduisit à une misère extrême, en fit enfin le sac, massacra onze cent mille de ses habitants, renversa le temple reconstruit par Hérode sur celui de Zorobabel, et ne laissa de tout Jérusalem qu'un monceau de décombres.

L'an 132 de notre ère, Adrien éleva sur les ruines de Jérusalem une nouvelle ville qu'il nomma *Ælia-Capitolina*. Mais Constantin, en 326 s'étant soumis à la Croix, vint avec Ste Hélène sa mère restituer à la ville son ancien nom, et rendre à la vénération des fidèles les lieux rendus à jamais mémorables par les souffrances de l'homme-Dieu.

En 614, Chosroes roi des Perses, s'empara de la ville et emporta dans son pays la vraie Croix et les principales reliques de la Passion du Sauveur. Quelques années plus tard, Héraclius, empereur chrétien de Constantinople, reconquiert sur les Perses les précieuses reliques, et les replace avec honneur dans leurs sanctuaires de la Ville Sainte.

En 638, Omar la soumet aux Arabes pour le compte

de Mahomet, et en 1505 elle passe sous la dénomination Turque, où elle est encore aujourd'hui.

Mais les Français aussi, eux dont le nom se rencontre partout où passa la gloire, possédèrent à leur tour la Ville Sainte. Godefroi de Bouillon en 1099, à la tête des Croisés, livre l'assaut à la ville et s'en rend maître. Il est couronné roi et fonde le nouveau royaume de Jérusalem. Des rois français régnèrent à Jérusalem pendant 88 ans. Mais il ne suffit pas de conquérir, il faut aussi savoir conserver, et c'est ce que ne comprirent pas les conquérants des Croisades. Si ont eut connu alors l'importance de la colonisation, les conquérants eussent changé l'épée pour la charue, laissé le camp pour le champ, et peut-être qu'aujourd'hui encore, la race latine serait en possession de la Terre-Sainte, cette terre où coulait le lait et le miel, promise comme récompense aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et, au lieu du croissant qui couronne ses édifices, on verrait étinceler la Croix, ce signe de vie, de salut, ce gage de résurrection, *in quo est salus, vita et resurrectio nostra*. Mais l'Europe se découragea bientôt de fournir sans cesse pour soutenir un royaume qui ne pouvait pour ainsi dire rien par lui-même, et en 1187, Saladin vint replacer le croissant à la place de la Croix, soumettre plus de 100,000 enropéens à une forte rançon pour se soustraire à l'esclavage, et mettre fin au royaume des Bouillon et des Beudoïn.

Après la conquête des Arabes, la ville eut encore plus d'une fois à subir des assauts et des pillages, passant de la domination des Sultans d'Egypte à ceux de Constantinople, et réciproquement, jusqu'à ce qu'enfin en 1517 elle passa avec toute la Syrie à la domination du Sultan ottoman Sélim II, pour subir toutes les vicissitudes de l'empire Turc. Après avoir fait partie pendant quelque temps du pachalik de Damas, elle forme aujourd'hui, avec toute la Palestine, une Province relevant directement de Constantinople.

La population de Jérusalem ne dépasse pas aujourd'hui 25,000 âmes qui se répartissent comme suit entre les différentes croyances religieuses :

Catholiques, latins, Grecs-Unis et Arméniens-unis...	2,000
Grecs schismatiques.....	2,800
Arméniens, Coptes, Syriens.....	700
Protestants	300
Musulmans	7,500
Juifs.....	12,000

Les catholiques se partagent en trois rites, savoir : les latins qui ont à leur tête le Patriarche avec les religieux franciscains, les Grecs-unis, et les Arméniens-unis. On les dit *unis*, c'est-à-dire soumis à l'église de Rome, pour les distinguer de ceux du même rit qui sont schismatiques. Il va sans dire que les Grecs-unis et les Arméniens-unis, qui comme nous sont soumis à Rome, ont la même doctrine et les mêmes dogmes que nous ; il n'y a que leur liturgie, les cérémonies du culte qui soient différentes des nôtres. Les Maronites du Mont Liban sont aussi des catholiques avec un rit particulier, mais il n'y en a pas de résidents à Jérusalem.

En outre des franciscains, il y a encore pour les besoins du culte catholique, des religieux Melchites de rit oriental, des Frères des Ecoles-Chrétiennes, des religieuses Carmélites, des Sœurs de S. Joseph de l'Apparition, les Dames de Sion, des Tertiaires de S. François, pour la tenue des écoles, des orphelins, des hôpitaux, etc.

Les sectes chrétiennes dissidentes qu'on rencontre en Orient, peuvent se rapporter à trois chefs principaux, savoir : 1^o les disciples d'Eutichès, 2^o ceux de Photius, et 3^o ceux de Luther. Toutes s'accordent sur un même point, savoir : la négation de la suprématie du siège de Rome.

Eutichès niait les deux natures en Jésus-Christ, ne voulant voir qu'un Dieu dans la personne du Sauveur ; il niait aussi que le Saint-Esprit procédât du Père. Son hérésie date de 451. Ses partisans se partagent aujourd'hui en Arméniens, de beaucoup les plus nombreux, en Abyssins, en Coptes et en Syriens. Le patriarche chef de l'église Arménienne réside en Arménie. Les patriarches et les évêques sont le produit chez eux du suffrage universel. Ils possèdent des moines nombreux qui gardent le célibat.

Photins niait que le Saint-Esprit procédât du Fils, et rejetait la croyance de l'Église sur le Purgatoire. Cette hérésie date de 857. Ses partisans forment l'Église grecque qui domine en Grèce, en Russie, etc. Le chef de l'Église grecque réside à Constantinople; leurs patriarches reçoivent l'investiture du Sultan. Tout est vénal dans l'Église grecque, les prélatures, les ordinations, etc. Ils possèdent aussi des moines célibataires, très nombreux en Orient.

Viennent enfin les protestants, disciples de Luther et de Calvin, qui nient l'invocation des saints, le purgatoire, la présence réelle et tout ce que l'on voudra en fait de religion, chacun étant libre de s'en composer une à sa façon et de son goût. Malgré tout l'or des anglais, les protestants sont encore très peu nombreux en Orient. On comprend sans peine qu'une religion toute d'abstraction, de théorie, sans culte extérieur, ne puisse avoir grand prestige sur les peuples de l'Orient de tout temps si expansifs, si démonstratifs, si réticents aux changements, chez lesquels les traditions ne se perdent jamais.

C'est à ce caractère de conservatisme qu'est dû, je pense, cette liberté illimitée pour chacun, en Orient, de traduire son culte par les actes extérieurs qu'il trouve convenables, sans que personne n'intervienne pour y mettre obstacle. Les enfants d'Abraham étaient tout à la fois des pontifes en même temps que des chefs de famille. Voyez les bénir les mets dans les festins, offrir les sacrifices à Jéhovah, prier au nom de tous; et ces heureuses traditions se sont transmises parmi tous ses descendants, Juifs, Arabes, etc. Aussi on peut voir souvent à Jérusalem, à côté du catholique agenouillé sur le pavé de la rue pour faire ses stations du chemin de la Croix, le musulman faisant ses prostrations du côté de la Mecque, ou égrenant son chapelet tout en poursuivant sa course, pendant que le muezzin du haut du minaret voisin invitera à la prière ses frères disciples de Mahomet par son invocation cent fois répétée: "Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. *La illah il Allah, Mohammed raçoul Allah.*"

Les musulmans, comme je l'ai déjà noté en parlant de l'Égypte, ne sont pas chrétiens. Ils regardent Jésus comme un grand prophète, mais lui refusent toute participation à la divinité. De même aussi ils vénèrent Marie comme la mère d'un grand prophète, mais sans rien croire de sa virginité et sans lui attribuer aucune puissance pour pouvoir l'invoquer.

La religion musulmane est un mélange des doctrines juives et chrétiennes et des traditions orientales. Leur code religieux est renfermé dans un livre qu'ils nomment le *Coran*, et pour lequel ils professent un grand respect. Tout se résume pour eux en trois points principaux : la polygamie, l'intolérance, le fatalisme. Religion de la chair, ils n'aspirent à d'autre félicité qu'à la satisfaction des sens ; de là la polygamie. Le paradis de Mahomet qu'ils se promettent dans l'autre vie, n'est même qu'un immense harem, où les femmes, l'eau et l'ombre ne manqueront à personne.

Eux seuls possèdent la vérité ; de là ce mépris pour toutes les autres croyances. Tous les chrétiens, de quelque dénomination qu'ils soient, sont pour eux des *chiens*, ne méritant aucune considération ; pas même la protection de la loi. Que si, parfois, dans leurs rapports avec les autres nations, ils sont obligés d'en rabattre sur les exigences de leur croyance, ce n'est qu'en cédant à l'empire de la force, car fussent-ils assez puissants pour ne redouter ni vengeance ni représailles, les chrétiens seraient traités par eux comme les animaux dont ils leur donnent le nom ; l'histoire nous en fournit des exemples sans nombre. Voler, maltraiter, ôter même la vie à un chrétien, sont des actes dont leur code judiciaire n'a pas à s'inquiéter.

Mahomet était sans contredit un grand génie. Aspirant à la domination, et connaissant l'esprit superstitieux et le tempéramment lascif des orientaux, il ne trouva de moyen plus efficace pour s'attacher des partisans, que d'abuser de leur crédulité pour leur faire ajouter foi à une inspiration surnaturelle, et de motif plus alléchant pour les retenir, que la satisfaction des appétits sensuels. Mais comprenant aussi que la froide raison est impuissante à maintenir un culte

quelconque, et que d'ailleurs toute notion de religion implique nécessairement une idée de sacrifice, il voulut astreindre ses sectateurs à l'observation de certaines pratiques qui les distinguassent extérieurement des autres peuples, et les attachassent davantage à leur croyance. De là le jeûne du Ramadan, les ablutions fréquentes, etc.

On comprend sans peine qu'une telle croyance ait pu facilement prendre racine et se propager chez des peuples lascifs et nonchalants comme le sont les Orientaux. On comprend aussi facilement qu'avec de tels appoints, il était facile d'enrôler des partisans et de faire des conquêtes. Jamais chef de brigands n'offrit plus riche butin et plus de jouissances à ses compagnons, car ce n'était rien moins que la satisfaction sans limites de tout ce qui flatte la nature corrompue de l'homme, avec l'assurance de poursuivre les mêmes satisfactions dans l'autre vie. Et si l'on considère maintenant que le musulman a toujours le nom de Dieu sur les lèvres, que tout en se livrant sans contrainte à tous ses mauvais penchants, il n'a rien à redouter, pourvu qu'il égrenne son chapelet des 99 perfecti-ns qu'il attribue à la divinité, fasse ses ablutions et son jeûne du Ramadan, on s'expliquera aisément que sa conversion est œuvre des plus difficiles, surtout lorsque les lois, comme chez eux, y mettent un obstacle presque insurmontable.

Le Ramadan est le nom du carême des Mahométans qui dure un mois, pendant lequel il ne leur est pas permis de rien manger ni de mettre quoique ce soit dans leur bouche, tant que le soleil est sur l'horison, mais seulement après qu'il est couché et que les lampes qu'on suspend autour des mosquées sont allumées. Ils se livrent alors à la bonne chère. Ils font d'ailleurs presque toutes leurs affaires la nuit, et passent le jour à se reposer et à dormir. De sorte que leur jeûne se réduit à faire du jour la nuit et la nuit du jour.

Ils doivent, durant tout le ramadan, non seulement ni manger ni boire durant tout le jour, mais même s'abstenir de mettre quoique ce soit dans leur bouche, comme du tabac, la fumée de la pipe, du narguilé, etc. On dit même qu'il est des scrupuleux qui veille attentivement à

ne pas avaler leur salive et qui portent tout le jour un voile sur la bouche. de peur, que par hasard, ils ne viendraient à avaler quelque moucheron en respirant.

Et remarquons que comme chez les musulmans l'autorité religieuse se confond avec le pouvoir civil, les infractions au jeûne sont punies sévèrement par la loi. C'est ordinairement une amende ou une vigoureuse bastonnade qui devient la peine de telle infraction.

Comme les mois musulmans sont des mois lunaires, il s'en suit que chaque année le ramadan se présente dix jours plus tôt que l'année précédente, et qu'avec le temps le carême se trouve à faire le tour de l'année tout entière.

On m'a plus d'une fois répété, que les riches de Constantinople qui ont plus ou moins goûté à la civilisation européenne, savaient fort bien compenser la nuit la gêne à laquelle ils s'astreignaient durant le jour, pour ne pas violer la loi, et que les nuits du ramadan n'étaient rien autre chose que des nuits de fêtes, d'orgies et de désordres en tout genre. D'un autre côté, le Père Frédéric m'a raconté qu'employant en Égypte des musulmans à divers travaux, il a été plus d'une fois édifié du scrupule avec lequel ces pauvres diables observaient leur loi. Une fois entre autres, il employa deux musulmans à des travaux de réparation dans une citerne, de telle sorte qu'ils travaillèrent toute la journée dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré l'extrême chaleur qu'il faisait alors et la soif dont ils devaient être tourmentés, ils se donnèrent bien de garde de ne pas même s'appliquer une seule goutte d'eau sur la langue, tant que le soleil ne fut pas couché.

Les riches et les puissants sont sans doute partout les mêmes ; habitués à vivre sans contrainte, la plupart viennent facilement à s'imaginer qu'il peut y avoir des accommodements avec le Ciel, et que leurs écus pourront peut-être leur permettre d'y pénétrer par quelque lucarne, lorsque la soustraction de tout frein à leurs désirs pervers leur en interdira la porte ordinaire. Mais attendons. La sagesse incarnée les connaissait bien lorsqu'elle leur a dit : malheur à vous riches ! qu'il vous sera difficile d'entrer dans le royaume des Cieux !

Mais ce qui me surprend encore plus que la conquête des Arabes, c'est qu'ils aient pu imposer leur langue, à peu d'exceptions près, à tous leurs coréligionnaires, partout où ils ont dominé. La Turquie presque seule fait exception à cette règle. L'Algérie, l'Égypte, la Palestine, l'Arabie, et jusqu'aux catholiques mêmes des montagnes du Liban, parlent la langue de Mahomet, l'arabe. Comment, par exemple, l'Égypte, quoique soumise aux Arabes, a-t-elle pu perdre sa langue? Et les Maronites du Liban?..... Aujourd'hui, Égyptiens, Arabes, Juifs, Maronites, Druses, tous parlent l'arabe, et ce dialecte constitue leur langue propre.

Mais revenons à Jérusalem que nous voulons plus particulièrement faire connaître en ce moment.

Otez à la ville sainte le prestige des événements à jamais mémorables dont elle a été le théâtre, et vous en faites la ville la plus maussade qu'on puisse voir. A part les émotions saintes qu'y viennent chercher les chrétiens, rien d'agréable, de plaisant, de réjouissant ici. Ses rues sont sales, étroites, tortueuses, sombres; dépourvues de trottoirs, impropres au roulage des voitures, ce sont des carrefours qui n'ont que les pluies de l'hiver pour les débarrasser des ordures qui s'y accumulent; et ce n'est pas seulement le passage des visiteurs qui contribue à les souiller, le résident ne se gêne en aucune façon pour en faire le champ de son industrie ou de ses travaux domestiques. Dans notre visite au Patriarche, il fallut en un certain endroit enjamber par dessus les débris d'un bœuf qu'on venait d'éventrer dans la rue; aussi tout en se sacrifiant l'odorat en marchant par la ville, faut-il constamment avoir l'œil au guet pour éviter à chaque instant de se souiller.

Les maisons en pierre brute, sont ordinairement à deux étages terminés par une terrasse ou toit plat, sur laquelle on dort souvent la nuit durant l'été. Nulle construction architecturale régulière capable de trancher sur la monotonie pour réjouir le regard. Nulle place publique, nulle fontaine, de verdure nulle part, pour faire diversion à l'uniforme gris sale des habitations

Et les passants ? Les passants, ceux que l'on coudoie d'ordinaire dans les rues, sont peut-être plus capables encore d'inspirer le dégoût que les inertes constructions sans symétrie ni régularité qui les bordent. Un peuple à moitié vêtu, sale, inculte ; des femmes aux pieds nus, couvertes de haillons leur cachant à peine les jambes, au teint hâve que l'eau débarasse rarement de la poussière dont il s'imprègne ! Ici des lépreux, dont la hideuse maladie a fait disparaître le nez, une lèvre, des phalanges de doigts, etc., qui vous présentent une tasse au long manche pour recevoir quelque paras sans vous souiller. Là de faux épileptiques, au buste nu, qui se roulent dans la poussière en simulant des tremblements involontaires, pour exciter la compassion et vous soutirer une aumône ! Tel est le spectacle que les rues de la ville sainte vous offre tous les jours !

Le commerce de Jérusalem, à part une certaine quantité de savon qu'on exporte surtout en Égypte, et la fabrication de certains objets de piété, comme croix, chapelets, médaillons, etc., est à peu près nul. Aussi n'était la sobriété extrême qui distingue ces orientaux, les visites et voyages des pèlerins seraient certainement insuffisants pour la subsistance d'une telle ville.

Jérusalem est avant tout la ville de la tristesse, la ville de la douleur, la ville des pleurs, la ville de la désolation. Ce n'est pas le grand livre de la nature que l'étranger vient admirer ici ; mais bien le livre du cœur humain. La doctrine du calvaire a opéré sur les sociétés humaines les changements les plus profonds que mentionnent les annales du monde, et le philosophe chrétien ne voit pas sans satisfaction le miracle perpétuel qui donne depuis bientôt dix-neuf siècles la confirmation aux oracles sortis de la bouche de la sagesse incarnée.

Tout est désolé, tout respire le deuil dans Jérusalem, et autour de Jérusalem. Pénétrez sur son point le plus élevé, laissez tomber vos regards tout autour, quel spectacle ! La plus riche de ses constructions, celle qui a pris la place de ce temple sans pareil, dont l'Éternel avait lui-même dressé le plan, vous montre ses parvis silencieux et

déserts, où de chétives touffes d'herbes à moitié brûlée par les rayons du soleil ont pris racine dans les fissures du marbre, et l'édifice lui-même vous laisse voir les cornes du croissant à la place des rayons lumineux de la Croix : on dirait la fourche de Satan, comme les peintres nous le représentent souvent, qui veut l'emporter sur le signe de la rédemption du Calvaire. Tout autour des remparts, ce sont des champs de mort, des tombeaux ; la vallée de Josaphat en est remplie, le mont Sion lui-même, à côté du terrain qu'à fouillé la charrue sur les ruines de constructions anciennes, vous montre une forêt de pierres tumulaires. Vigoureuse végétation, verdure réjouissante, promettantes moissons, rien de tout cela pour reposer le regard ; des montagnes aux arrêtes pierreuses, des plateaux dénudés, des constructions que le temps achève de faire disparaître, voilà ce qui les a remplacées. Ici, ce sont des torrents qui ont rongé la pierre pour se frayer d'étroites et profondes issues à parois sombres et infranchissables ; là ce sont des plateaux où de chétifs arbrisseaux manquant de sève, paraissent à peine jouir de la vie ; et au delà, creusée dans les monts, c'est la mer Morte, lac de plomb fondu, sans flots ni rides, qui réfléchit silencieusement les rayons ardents du soleil, sur les montagnes pierreuses qui l'entourent. Toute activité semble éteinte ici. Aucune de ces hautes cheminées qu'exige l'industrie, nul bruit de mécanismes comme on en entend partout ailleurs ; tout semble mort, silencieux ; c'est un voile, une couronne de deuil qui pèse sur la ville ! Mais cette couronne de deuil n'est-elle pas en harmonie avec la ville déicide ? N'est-ce pas pour pleurer, en baisant les marches du Golgotha, que le pèlerin traverse les mers et escalade ces monts ?..... Que lui importe la riante nature ? il ne vient pas la chercher ici ; elle lui ravirait en partie les douces émotions qu'il y vient savourer. Il se complait dans sa douleur, dans ce silence, dans cette absence de tous les charmes matériels de la vie. Le Calvaire a pour lui un langage qu'il sait comprendre. Il s'isole pour pleurer, et ses larmes lui sont d'autant plus chères qu'elles sont incomprises de ceux qui l'entourent. C'est avec satisfaction qu'il reconnaît pouvoir

répéter avec vérité ces paroles du chantre des lamentations : " La maîtresse des nations est devenue comme une veuve ; la reine des cités est tributaire ! Les chemins de Sion pleurent, par ce qu'on ne vient plus à ses solennités. Ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées ; elle est plongée dans l'amertume." Comme au temps de Nabuchodonozor, ces paroles de Jérémie ne peuvent peindre plus exactement l'abandon, la pauvreté, l'abaissement de la ville actuelle.

Que le touriste aille chercher la belle nature dans les forêts vierge de l'Amérique ; qu'il aille admirer ses gigantesques merveilles à Niagara, sur les Alpes, au Vésuve, sur l'Amazone ; qu'il aille mesurer le génie de l'homme à S. Pierre de Rome, à Giseh, au S. Gothard, pour lui, chrétien, il vient au lieu de l'expiation suprême, en pèlerin véritable, pour comprendre la justice de Dieu, sonder l'abyme de son amour, verser des larmes sur ses souffrances, noyer ses iniquités dans la source des expiations, et comme Rachel pleurant ses enfants qui ne sont plus, il ne veut pas être consolé, par ce que trop poignante et trop juste est la cause de sa douleur.

(A continuer.)

LA TARENTULE.

—Aimez-vous les araignées ?

—Et qui peut aimer des êtres si disgracieux ?

—J'avoue que la nature s'est montrée un peu chiche de ses faveurs à l'égard de l'araignée ; mais les qualités l'emportent souvent sur la beauté des formes pour se faire admirer et aimer ; et l'araignée possède des qualités, de nombreuses qualités.

—En aurait-elle cent fois davantage, qu'elle ne m'en ferait pas moins horreur. Toutes ces petites masses vivantes, plus ou moins circulaires, qu'entourent des pattes déliées en forme de rayons ou de petits fils, m'inspirent une telle répugnance que je ne pourrais jamais me résou-

dre à les toucher, ou plutôt à leur permettre qu'elles me touchent.

— Même les insectes les plus riches en couleurs ?

— Mêmes les insectes les plus brillants, les plus remarquables par leur coloration et leur éclat. Il suffit que je voye ces petits être rampants s'approcher de moi, pour que je sente toute ma sensibilité se réveiller. Une chenille ou une araignée, même sur le bas de mes habits, suffit pour me tirer instinctivement de n'importe quelle torpeur dans laquelle je pourrais être plongée, et si la vilaine bête parvenait à me toucher la peau, par exemple en atteignant le cou, je crois que j'en perdrais de suite connaissance.

Ainsi nous répondait une dame à qui nous exposions une des plus étonnantes merveilles de l'industrie d'un insecte.

Mais l'araignée est-elle un insecte ?

Disons de suite, pour être tout-à-fait exact, que l'araignée n'est pas un insecte.

Du temps de Linné on donnait le non d'insecte à tous les petits êtres à sang blanc et froid, volants ou rampants. Mais les progrès de la science nous forcent aujourd'hui à nous exprimer avec plus de précision.

Etre fortement spécialisé en tous sens, l'araignée forme une classe à part dans la nature, s'échappant des grandes divisions qui partagent la série des êtres. Ayant l'abdomen composé d'une seule pièce et non divisé en sections comme chez les insectes, elle ne peut lui être assimilée. Sa forme la rapprocherait davantage des Crustacés ; mais elle respire par des poumons tandis que les Crustacés respirent par des branchies. Aussi les Arachnides forment-elles une classe distincte entre les insectes et les Crustacés ; d'ailleurs les araignées ont huit pattes, tandis que les Crustacés en ont 10, et les insectes seulement six.

L'araignée n'est pas belle ; tout le monde en convient. La grâce des formes, la richesse des couleurs, l'élégance des allures, elle n'a rien de tout cela. Et encore si elle pouvait reprendre au microscope ce que la simple vue lui refuse ? Mais en vain ; des téguments grossiers, ne pre-

nant jamais le poli métallique qu'on voit dans un si grand nombre d'insectes, à couleurs sombres, plus ou moins hérissés de poils épineux, ne la font paraître sous la lentille que plus hideuse encore.

Des pattes démesurément longues pour traîner un abdomen constituant à lui seul les trois quarts de la masse totale ; nulle apparence extérieure de bouche, qui semble se replier en dessous pour se rapprocher davantage du ventre ; absence de ces yeux à facettes si apparents et si agréables dans les insectes ; une démarche lourde et saccadée des plus disgracieuses ; habitant des coins obscurs et poussiéreux dont elle semble toujours chargée de la poudre qu'elle y rencontre, tout contribue à lui donner une maussade apparence, à la faire détester et à lui faire refuser toute sympathie.

All persons shun spiders, and these shun mankind still more. "Tout le monde évite les araignées, et celles-ci évitent encore plus le monde," a dit avec vérité un naturaliste. Cependant, il s'en est trouvé qui ont aimé les araignées, qui leur ont voué une sympathie toute particulière.

Silvio Pellico, dans sa prison, voit un jour une araignée s'échapper d'un coin pour saisir une mouche. "Je croyais être seul ici, dit-il, et me voici en compagnie. Viens, approche, ne crains rien, nous nous aimerons réciproquement. Partageant le même sort, nous nous consolerons l'un l'autre dans notre affliction. Mais es-tu bien prisonnière, toi aussi ? Oh ! non. L'étendue de ce coin obscur est ton univers à toi. Tu n'aspirez pas à plus de liberté. N'importe ; si ta somme de liberté ne peut satisfaire mes désirs, j'apprendrai du moins de toi à me soumettre au sort que l'auteur de la vie nous assigne, et je reporterai sur toi toutes les affections d'un cœur sensible dont mes semblables refusent les sympathies." Puis lui tendant le doigt, il l'habitue à venir y prendre chaque jour sa nourriture.

Témoin encore de l'affection pour l'araignée cette anecdote que rapporte Michelet au sujet de Berthome, ce virtuose de si grand éclat au commencement de ce siècle. On sait que ce jeune artiste dut son talent à la réclusion sauvage où on le fit travailler.

“ A huit ans, dit Michelet, il étonnait, stupéfiait par son violon. Dans sa constante solitude, il avait un camarade dont on ne se doutait pas, une araignée.....Elle était d'abord dans l'angle du mur, mais elle s'était donné licence d'avancer de l'angle au pupitre ; du pupitre sur l'enfant, et jusque sur le bras si mobile qui tenait l'archet. Là, elle écoutait de fort près, dilettante émue, palpitante. Elle était tout un auditoire. Il n'en faut pas plus à l'artiste pour lui renvoyer, lui doubler son âme.

“ L'enfant malheureusement avait une mère adoptive, qui, un jour, introduisant un amateur au sanctuaire, vit le sensible animal à son poste. Un coup de pantoufle anéantit l'auditoire.....L'enfant tomba à la renverse, en fut malade trois mois, et il faillit en mourir.”

L'araignée est sans grâces, nous l'avouons, elle est même hideuse. Mais chez elle l'utilité l'a emporté sur l'agréable. C'est le travailleur par excellence, fileur, cordier, tisserand ; et non seulement comme l'insecte, l'araignée marche chargée des instruments de son industrie, mais elle porte encore la boutique même où elle exerce son art.

A voir ce ventre énorme, toujours gonflé, tendu, lorsque les autres parties sont souvent retirées, amaigries, on la croirait vouée invinciblement à la gourmandise ; il n'en est rien cependant. Ce ventre énorme, c'est sa boutique, son atelier où s'accumule et s'élabore la matière de son industrie. Voyez ces quatre mamelons qui souvent font projection à l'extrémité de l'abdomen, ce sont ses filières pour la production des fils de ses toiles. Ces mamelons sont autant de sacs desquels s'échappent, au désir de l'animal, des centaines de fils sous forme de poussière, de nuage imperceptible. Ces centaines de fils qui s'échappent de chaque filière se réunissent pour ne former qu'un seul brin pour le tissu des toiles qu'elle fabrique. C'est donc de sa propre substance que l'araignée fabrique ses instruments de chasse, si bien que la nature semble l'avoir placée dans un cercle vicieux : Il lui faut manger pour filer, et il lui faut filer pour pouvoir manger, c'est-à-dire, pour saisir sa proie.

Mais revenons à notre Tarentule que nous avons particulièrement en vue dans cet article.

Qui n'a lu quelque part de ces récits merveilleux qu'on s'est plu à accumuler au sujet de la Tarentule, si commune dans tout le midi de l'Europe et surtout en Italie?.....Sa morsure produit un état d'insensibilité dont la musique seule est capable de tirer le patient qui en a été atteint. Malheur à lui, si l'artiste ne parvient pas à produire les sons ou le rythme les plus propres à réveiller sa sensibilité, la mort suivra bientôt cette anesthésie dans laquelle il est plongé.

Ici c'est un jeune homme qui, faisant un pas en dehors de la route pour cueillir une fleur, reçoit la morsure de la redoutable bête et expire bientôt après. Là c'est une jeune fille dans un bal recevant d'un jeune cavalier un bouquet dans lequel une Tarentule se trouvait cachée. En voulant flairer les fleurs, elle irrite l'irascible bête qui la mord incontinent et la plonge dans l'anesthésie que suit bientôt la mort, par ce que les musiciens sont incapables de trouver la note sympathique qui pourrait agir sur elle. Il s'est même trouvé des artistes qui ont noté les airs propres à ramener à la sensibilité ceux qui avaient eu le malheur d'être mordus par la Tarentule.

La science aujourd'hui mieux étudiée, et surtout confirmée par des observations et plus nombreuses et plus précises, a fait grâce depuis longtemps de ces absurdités, et le venin de la redoutable araignée, quoique assez actif, est reconnu pour être incapable de causer la mort. D'ordinaire l'inflammation et une tuméfaction de la seule partie attaquée disparaissent au bout d'un jour ou deux, sans que le patient ait beaucoup à souffrir. Il est rare même que la morsure au bras, par exemple, produise la tuméfaction dans le membre entier.

Quant à l'insensibilité et au réveil par le moyen de la musique, on reconnaît partout que la fable et l'imagination en ont seules fait les frais.

Disons aussi que, bien que la Tarentule soit naturellement très irritable et prompte à agir, ses habitudes soli-

taires font qu'on a rarement à redouter ses attaques, ou plutôt sa défense, car ce n'est guère que dans ce cas qu'elle fait usage de son arme.

Observons aussi que, contrairement à la plupart des insectes, ce n'est pas une piqure que produit la Tarentule, mais une véritable morsure, infligée au moyen de ses mâchoires, car pour d'aiguillon, elle n'en a pas.

Nous avons dit que la Tarentule était particulièrement fréquente en Italie, mais l'Amérique aussi en possède, et plus d'une espèce.

Le nom de Tarentule est un nom commun appliqué au genre *Mygale*, *Mygale*, Walkenaer, dont le genre *Lycose*, *Lycosa*, Latreille, n'est qu'une subdivision. Or l'Amérique du Nord ne compte pas moins aujourd'hui de six espèces de *Mygales* et de dix-huit espèces de *Lycoses*.

La fig. 1. ci-jointe représente l'une de ces *Mygales* de plus forte taille. Comme on peut facilement le voir, l'animal est de toute part hérissé de poils nombreux; de ses pattes, les postérieures sont les plus longues; les huit yeux sont rangés sur deux rangs dont le postérieur est légèrement en arc. On voit à l'extrémité de son abdomen deux des filières ou mamelons qui font saillie, les deux autres, plus petits, étant repliés en dessous.

Les *Mygales* et les *Lycoses* ont des habitudes qui diffèrent de celles des autres araignées en général. Comme elles, elles vivent de proies, mais c'est en les poursuivant sur le sol qu'elles les atteignent et les saisissent, et non en leur tendant des filets tels que ceux qu'emploient les *Épéires* et la plupart des autres espèces.

Les *Mygales* et les *Lycoses*, du moins celles que l'on décorent du nom de Tarentule, sont les lions et les aigles de leur classe. S'en reposant sur leur force, elles semblent mépriser les pièges et les stratagèmes qu'emploient les autres araignées, attaquent d'ordinaire en face les ennemis qu'elles poursuivent, et s'emparent souvent ainsi d'insectes de forte taille et même redoutables par leur armure.

Mais ne tendant point de filets, à quoi, direz-vous, leur servent leurs filières ?

Le voici ; c'est à la construction de leur demeure. Et elles déploient dans cette construction une habileté encore plus étonnante que celles des araignées aériennes dans la construction de leurs toiles.

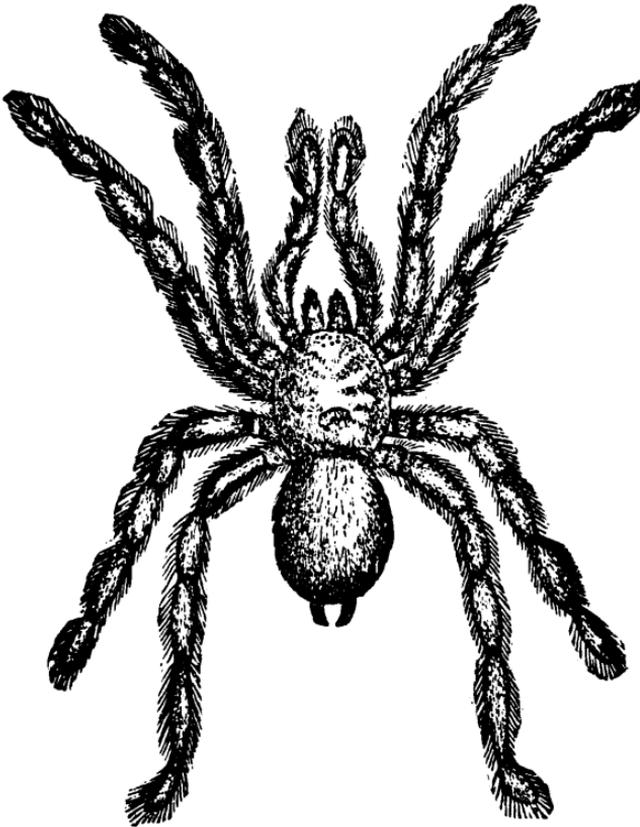


Fig. 1.

Constamment sur le sol, il leur faut des retraites pour se mettre à l'abri des orages et reposer en sûreté durant la nuit. Or c'est dans le sol qu'elles se creusent ces retraites, et c'est dans leur construction qu'elles déploient toutes les ressources de leur génie.

Nous avons lu plus d'une fois des descriptions de telles retraites de Tarentules, mais nous n'avions encore jamais eu occasion d'en voir, lorsque, l'automne dernier, un ami de Montréal nous en offrit un qu'un voyageur venait de lui apporter de Californie, où il l'avait lui-même

recueilli. Il va sans dire que l'offre fut acceptée avec empressement, et ayant fait dessiner et graver la pièce, nous en offrons la figure à nos lecteurs ci-jointe, fig. 2.

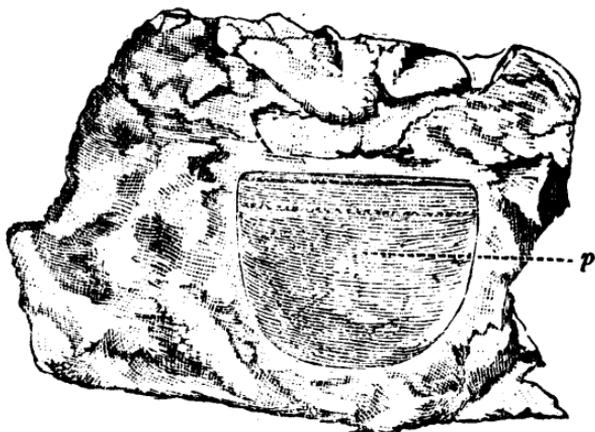


Fig. 2.

Les Tarentules creusent leurs nids dans le sol, quelques unes en une espèce de puits ou d'entonnoir qu'elles creusent verticalement, et d'autres en une espèce de galerie horizontale. Les unes et les autres en tapissent l'intérieur d'une fine toile de soie très compacte, qu'elles filent, pour rafermir les parois et prévenir toute dégradation. Ces conduits ont quelquefois de 10 à 12 pouces de profondeur.

Certaines espèces laissent libre l'entrée de leur galerie, se contentant de s'enfoncer à l'intérieur pour s'y reposer. Mais d'autres ferment leur entrée d'une porte mobile, suspendue en charnière par le haut et retombant de son propre poids lorsque rien ne la retient. Le nid que nous possédons est de cette dernière façon. La fig. 2 nous le montre vu de face ; *p* est la porte en demi cercle avec sa charnière au haut et qui est représentée close. La fig. 3 nous montre le même nid vu de côté ; *p* est la porte entre ouverte pour laisser voir l'ouverture du conduit intérieur, et *c* est le même conduit qui s'enfonce horizontalement dans le sol.

La porte, en se refermant par son propre poids, clot si exactement la galerie, qu'on a peine à croire qu'il puisse y avoir là une ouverture. L'araignée, au moyen de ses ché-

Fig. 2.—Vue d'un nid de Tarentule avec la porte close.

licères soulève la porte, s'enfonce dans l'intérieur et la laisse retomber pour se clore d'elle-même.

Mais l'intrépide chasseur a aussi des ennemis, et il pourrait arriver qu'une souris, un mulot, pénétrant le secret de l'ouverture, irait l'attaquer au fond même de sa retraite. L'ouverture d'ailleurs a besoin de protection contre le vent qui pourrait soulever la porte? Et c'est ici que l'animal montre une intelligence tout-à-fait étonnante.

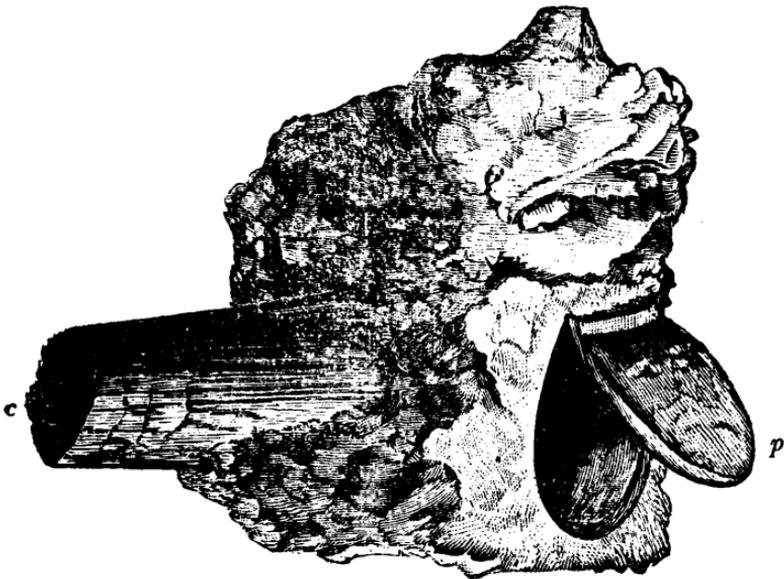


Fig. 3.

L'orifice du conduit est un peu évasée, et la porte, qui est assez épaisse, vient s'emboîter hermétiquement dans cet évasement; de plus, cette porte est aussi tapissée de soie à l'intérieur, et deux petits trous dans ce tissu de soie, vers la marge inférieure de la porte, permettent à l'animal, lorsqu'il est à l'intérieur, d'y enfoncer ses serres pour la retenir, et de faire ainsi l'office d'un véritable verrou vivant. La fig. 4 nous montre la face interne de cette porte avec les deux petits trous dans sa marge inférieure.

Chacun se demandera sans doute, comment s'y prend l'araignée pour construire cette porte? Va-t-elle la tailler

Fig. 3.—Le même nid vu de côté avec la porte entr'ouverte, laissant voir l'ouverture du conduit et sa continuation à gauche.

ailleurs sur le sol pour la suspendre ensuite, ou la construit-elle sur place même ?

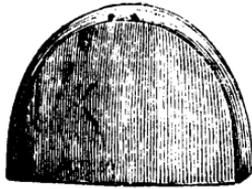


Fig. 4.

Examinée attentivement, on reconnaît que cette porte est composée d'un grand nombre de toiles chargées de grains de poussière ou de terre, superposées les unes aux autres. L'industriel animal commence donc par clore d'une toile l'ouverture de sa galerie. A cette toile il fait adhérer des grains de poussière, et en ajoute une seconde, puis une troisième, etc., jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'épaisseur voulue. Rompant alors les fils du pourtour, il conserve ceux du haut pour servir de charnière.

Les figures ci-dessus représentent le nid de grandeur naturelle, à l'exception du conduit qui est tronqué, mais qui ne devait pas avoir moins de 8 à 10 pouces. Ce conduit est un tissu de soie très compacte et très fort. Le diamètre intérieur du conduit est d'un peu plus d'un pouce et l'épaisseur de la porte d'un bon quart de pouce, si bien qu'il n'y a pas moins de 50 à 60 portes superposées et unies entre elles.

La mère Mygale porte très souvent sur son dos le cocon contenant ses œufs ; et soit qu'elle le porte ainsi sur son dos ou qu'elle le dépose dans sa retraite, du moment que les petits sont éclos, ils lui grimpent sur le dos se cramponnent à son abdomen. La mère les promène ainsi partout où elle va, veillant sur eux avec une attention toute maternelle. Elle ne craint nullement de braver les dangers et ne recule devant aucune attaque pour défendre sa progéniture. On en a vu, ainsi sur la défense, se laisser arracher les pattes les unes après les autres plutôt que de fuir pour se mettre à l'abri.

Fig. 4.—Face interne de la porte montrant les deux petits trous dans lesquels l'araignée enfonce ses serres pour la retenir close.

Les mères ainsi chargées de leurs petits ont l'apparence la plus hideuse, on les dirait couvertes de verrues vivantes.

Lorsque les petits sont assés âgés pour pouvoir apprécier le danger qui les menace, ont les voit se disperser et disparaître à la moindre attaque, pour venir reprendre leur position dès que le danger est disparu.

Les Mygales sont fort communes en Georgie et en Floride. C'est le plus souvent abritées sous des cactus ou des bois morts qu'on les trouve. Nous ne pensons pas que les espèces de ces contrées se creusent des galeries dans le sol avec porte mobile, comme celles de l'Europe et de la Californie, du moins nous n'en avons jamais rencontré, et nous ne les avons vues mentionnées nulle part. Les occurrences de leur morsure sont aussi très rares ; c'est à peine si les gens du pays peuvent en mentionner quelques cas.

Nous nous sommes plu, bien des fois, à exciter les Mygales de notre canne lorsque nous les trouvions tapies sous les tiges de cactus que nous soulevions à la recherche d'insectes. Elles ne manquent jamais de répondre à l'attaque en saisissant de suite de leurs mandibules le fer de notre canne, et en répétant les attaques, elles finissaient toujours par grimper sur le bâton pour nous atteindre. Il nous est arrivé une fois de ne pouvoir éviter la morsure qu'en lâchant notre canne, tant la vilaine bête s'était approchée de nos doigts.

Avons-nous des Mygales dans notre Province ?

Nous n'avons encore jusqu'à ce jour accordé que peu d'attention à cette classe d'animaux, cependant, nous pensons avoir rencontré une belle Mygale à Portneuf, et d'une espèce que nous pensons nouvelle, du moins ses caractères ne répondent à aucune de celles décrites par Hentz. Elle fut trouvée marchant sur l'eau pour traverser un petit ruisseau. Celui qui la trouva lui donna un coup du plat de son aviron pensant bien que du coup il l'avait réduite en charpie, et ne fut pas peu étonné de ne la trouver que paralysée, sans aucune mutilation.

Le spécimen, par suite de manipulations diverses, est aujourd'hui bien défectueux, mutilé et impropre pour une description exacte.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous serons pret, dans quelques jours, à livrer aux souscripteurs, le second volume de la *Faune Entomologique du Canada et particulièrement de la Province de Québec*.

Ce second volume, qui contient plus de 800 pages in-8, comprend les Orthoptères, les Névroptères et les Hyménoptères.

Le contexte est à peu près le même que ce qui a paru mensuellement dans le *Naturaliste*; il s'y rencontre cependant quelques additions et plusieurs corrections importantes. L'avantage d'avoir une monographie complète de ces trois ordres, sans être obligé, pour se reconnaître, de feuilleter les livraisons mensuelles du *Naturaliste* durant plus de cinq années, rend ce livre indispensable pour tous les entomologistes pratiques qui désireraient se mettre au fait de notre faune.

Nous ajouterons que ce volume devrait aussi se rencontrer, dans les bibliothèques de toutes nos institutions d'éducation, afin d'y recourir au besoin. Du moment qu'un nom d'insecte, appartenant à l'un de ces trois ordres, apparaîtra dans les journaux ou une publication quelconque, il sera facile au premier venu de se renseigner sûrement sur cet insecte, au moyen des tables et clefs qui accompagnent ce volume.

On sait que le premier volume contient l'histoire complète de nos Coléoptères.

Nous avons plus d'une fois regretté de n'avoir pas adopté pour ce premier volume, comme nous l'avons fait pour le second, le format in-8, qui tend de plus en plus à se généraliser pour toutes les publications sur l'histoire naturelle. Cependant, le seul inconvénient qu'on pourra y trouver, sera pour le coup d'œil dans les bibliothèques, car les matières étant complètement séparées, on n'aura jamais à courir d'un volume à l'autre dans les recherches.

Le troisième volume que nous allons immédiatement commencer, se composera des Hémiptères ou punaises. Il sera bien moins considérable que les deux premiers.

Daigne le Seigneur nous accorder assez de force et de santé pour que nous puissions atteindre la complétion de la série entomologique pour notre Province, et puissent tous les amis des sciences soutenir notre courage en secondant nos efforts.

LE NATURALISTE CANADIEN.

Nous lisons dans le *Courrier du Canada* du 18 Février :

“ La livraison de Janvier du *Naturaliste* nous arrive ce matin. Cette excellente revue d'histoire naturelle commence sa quatorzième année. A cette occasion nous sommes heureux de féliciter M. l'abbé Provancher des succès qu'il a obtenus jusqu'à présent. Pour maintenir sur un aussi excellent pied une œuvre de ce genre, il faut, en Canada du moins, compter sur de grands sacrifices à faire, et nous savons que ceux du rédacteur du *Naturaliste* n'ont pas été médiocres.

“ Qu'il continue son œuvre ; elle est utile, non seulement parce qu'elle développe le goût des sciences naturelles, mais encore en ce qu'elle conduit nécessairement à des découvertes utiles à l'agriculture en général.”

Nous nous permettons d'ajouter qu'en poursuivant notre œuvre, nous faisons encore l'office de sentinelle pour suivre la marche du progrès scientifique et donner à notre pays une voix, quoique faible, dans le conseil des hommes d'étude qui marchent à la conquête des victoires sur l'inconnu.

Cette considération seule pourrait suffire pour nous assurer l'appui de tous les amis véritables du progrès en notre pays.

LISTES D'INSECTES.

Le gouvernement d'Ontario vient d'autoriser la Société d'histoire naturelle de cette Province à faire les frais de la publication d'une liste, aussi complète que possible, des insectes de leur territoire, c'est-à-dire que ce que nous faisons ici de notre propre mouvement, le gouvernement là se charge d'en couvrir les frais.

Nous nous réjouissons de cette détermination du gouvernement d'Ontario. Ces listes d'insectes seront précieuses, même pour notre Province, pour pouvoir être corrigées chaque année et servir de base pour les additions que l'étude et l'observation permettront d'y faire.